

1

LIBRE !

« Je suis engagé, depuis quatre mois, par passion (je ne sais pas faire autrement), dans l'écriture d'un livre sur votre fille Ingrid, son combat, son drame (votre drame, devrais-je dire) et le symbole désormais qu'elle représente ; une telle exemplarité est d'une grande force pour notre pauvre monde en déréliction. Je compte me rendre début septembre en Colombie. Vous me feriez une grande joie d'accepter une ou plusieurs rencontres pour approfondir certains points. Avec toute mon admiration pour votre combat. »

Ces quelques lignes, datées du 1^{er} juillet 2008, sont adressées par courrier électronique à Yolanda Pulecio Betancourt. « Mamita Linda », comme l'appelle sa fille Ingrid, aux mains des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) depuis le 23 février 2002.

Le lendemain, au petit matin, une simple phrase s'affiche en réponse sur l'écran de mon ordinateur : « *Gracias por su mensaje e interes, con mucho gusto, si*

Dios quiere, nos veremos en septiembre. Un abrazo. Yolanda Pulecio de Betancourt¹. »

Quelques heures plus tard, le téléphone sonnera chez Yolanda, dans une *calle* de Bogotá. Au bout du fil, comme une voix venue du ciel :

— Maman, c'est moi !

— C'est qui ? C'est Astrid ?

— Non, c'est moi, Ingrid !

La suite, on la devine... Des cris de joie, après tant d'années de pleurs et de douleur. « Maman a hurlé, ça a été inouï de bonheur² », confiera Ingrid Betancourt un peu plus tard...

2 juillet 2008, 21 h 55

La veille encore, à Londres, Mélanie, la fille d'Ingrid, tenait une conférence de presse au côté de son père Fabrice Delloye, dans l'espoir de mobiliser l'opinion publique anglo-saxonne en faveur des otages. Ils attendaient beaucoup de la rencontre prévue à Caracas le 11 juillet suivant, entre Álvaro Uribe et Hugo Chávez. La veille encore, sur le toit de l'Europe, le jour où la France prenait la présidence de l'Union européenne, une cordée de trois alpinistes français hissait un portrait de l'otage la plus célèbre au monde et plantait dans la neige un drapeau français à côté d'un drapeau colombien.

1. « Merci pour votre message et votre intérêt, c'est avec un grand plaisir, si Dieu le veut, que nous nous verrons en septembre. Cordialement. Yolanda Pulecio de Betancourt. »

2. Citée par *Le Journal du dimanche*, 6 juillet 2008.

Ce 2 juillet, à lire les mots de la mère d'Ingrid, à suivre à la trace les initiatives de chacun, du Foreign Office au sommet du mont Blanc, on semble donc résigné à la captivité, qui repousse aux lendemains l'espoir d'un *happy end*. « Ici rien n'est à soi, rien ne dure, l'incertitude et la précarité sont l'unique constante », écrivait Ingrid dans la lettre adressée aux siens à l'automne 2007¹. Neuf mois plus tard, à des milliers de kilomètres de l'enfer andin qui la retient captive, ses proches paraissent vivre suspendus au même rythme.

Et pourtant, ce 2 juillet, à 18 heures, heure locale sur la base militaire de Catam, à quelques battements d'aile de la capitale perchée à 2 600 mètres d'altitude, Ingrid Betancourt, descendue de l'avion en tête des quatorze autres otages libérés avec elle, bondit dans les bras de sa mère. En France, les chaînes de télévision ont interrompu leurs programmes pour une édition spéciale. Pas d'images encore, mais l'attente fiévreuse des plateaux et de leurs invités. Sur LCI, Hervé Marro, le porte-parole du comité de soutien de la Franco-Colombienne, retient son souffle : « C'est tellement splendide si c'est vrai, mais on attend qu'on nous le dise. »

À 21 h 55, c'est chose faite : l'Élysée confirme à l'Agence France-Presse la libération d'Ingrid !

Un plan fixe sur la porte de l'avion officiel qui vient d'atterrir : celle qui depuis 2 321 jours n'a plus étreint sa « *Mamita* chérie », ni Astrica, ni Loli Pop et Mela, ni Fab et Juanqui, est là ! Radieuse, un large sourire aux lèvres, sous le chapeau kaki de l'armée colombienne dont elle

1. Ingrid Betancourt, Mélanie et Lorenzo Delloye-Betancourt, *Lettres à maman par-delà l'enfer*, Seuil, 2007, p. 39.

est coiffée. Ses cheveux relevés en tresse, à l'indienne, jurent presque avec le treillis du vaillant petit soldat qu'elle est restée.

Au bout de la passerelle, elle étreint longuement sa mère et l'embrasse sur le front. C'est elle maintenant qui, pleine de grâce juvénile malgré les années de privation, soutient cette mère levée tous les matins à l'aube pour l'amour de sa fille. Ses bras se font tendrement protecteurs. À cet instant-là, tout est bien fini. Les deux femmes se dévorent des yeux. On comprend alors. Seuls leurs corps étaient séparés. Par l'âme, elles sont restées liées. « Tous les jours, je me lève en remerciant Dieu de t'avoir », écrivait Ingrid à sa mère il y a quelques mois encore, ajoutant : « Je me nourris chaque jour de l'espoir d'être ensemble, et nous verrons comment Dieu nous montrera la voie. [...] sans toi, je n'aurais pas tenu jusque-là¹. »

Oui, elle a tenu, comme le chapelet qui ceint son poignet gauche, fabriqué aux premiers jours de sa captivité avec des boutons de veste et du fil de nylon. Elle le montre à Yolanda : aux pires heures de leur existence, comme dans le bonheur des retrouvailles, la foi ne les a jamais quittées. Elles s'agenouillent ensemble pour prier, les yeux clos, éperdues de ferveur. C'est à peine si l'on verra affleurer sur les traits d'Ingrid les souffrances des années passées. On la redoutait affaiblie, brisée par six ans et demi de « mort dans la vie ». Elle est pleine d'une force que l'on croyait disparue.

1. *Ibid.*, p. 13-14.

Le choc des images

À l'instant où s'ouvre la porte de l'avion, on épie sa réapparition. Comment oublier ces mots écrits *de profundis*, un jour d'octobre 2007 ? « *Mamita*, je suis fatiguée, fatiguée de souffrir. J'ai été, ou j'ai tenté d'être forte. Ces six années de captivité, ou presque, m'ont démontré que je ne suis ni aussi résistante ni aussi courageuse, intelligente et forte que je le pensais. J'ai mené beaucoup de batailles, j'ai tenté de m'enfuir à plusieurs reprises, j'ai essayé de garder espoir comme on garde la tête hors de l'eau. Mais aujourd'hui, *Mamita*, je me sens vaincue¹. »

Depuis le 30 août 2003, date à laquelle les FARC avaient transmis une vidéo à la famille Betancourt, la voix de l'absente s'était tue. On était sans nouvelles d'elle ou presque. Sans preuves matérielles du moins. L'espoir s'est nourri des révélations de John Franck Pinchao, il y a quelques mois. Le sous-lieutenant capturé en novembre 1998 était des soixante et un otages capturés par la guérilla des FARC lors de l'invasion de Mitú, la capitale du département du Vaupés, à la frontière du Brésil. C'est là que, le 16 mai 2007, un hélicoptère de l'armée colombienne l'a retrouvé, harassé après deux semaines de marche dans la jungle. Le petit homme malicieux, qui s'était toujours accommodé tant bien que mal aux vicissitudes de la captivité, disait avoir profité de l'inattention de ses geôliers pour se faire la belle. Reçu le soir même par le président de la République colombienne Álvaro Uribe, flanqué de son

1. *Ibid*, p. 15-16.

ministre de la Défense, Juan Manuel Santos, Pinchao rapportait une nouvelle de taille : il avait été séquestré pendant trois ans avec... Ingrid Betancourt¹. Dans la conférence de presse qu'il donne le lendemain, bien qu'émacié et flottant dans un costume trop large, il se montre plus loquace encore et donne force détails qui ne peuvent que rassurer les proches d'Ingrid : « Le 28 avril, quelques jours avant son évasion, elle était en bonne santé, même si elle a souffert d'une hépatite à une époque. »

Ingrid est donc vivante ! Mais quelle crédibilité apporter à ce témoignage ? Juan Carlos Lecompte, le mari qu'Ingrid surnomme affectueusement « Juanqui », doit en avoir le cœur net : il veut entendre cette nouvelle réjouissante de la bouche même de Pinchao. Il le rencontre à la sortie de son entretien avec le président colombien. Plus de doute possible ! Lui, le pondéré, le clairvoyant, le fou d'amour qui s'est longtemps défié d'Álvaro Uribe, exulte. Il téléphone aussitôt à Fabrice Delloye et à ses enfants : « Pinchao vient réellement de passer deux ans et neuf mois avec Ingrid. Il est plein d'elle, il est rempli d'Ingrid². »

À la fin du mois de décembre suivant, une preuve de vie indiscutable parvient à ses proches, sous la forme d'une lettre manuscrite datée du 24 octobre 2007, écrite « par un matin pluvieux, comme mon âme ». À son ami Michel Peyrard, elle confiera dans

1. Une vidéo de l'entretien et de la conférence de presse qui a suivi est disponible sur le site de la télévision colombienne Noticias Uno.

2. Cité par Éric Raynaud, *Ingrid Betancourt. Femme courage !*, Éditions Alphée-Jean-Paul Bertrand, 2008, p. 144.

l'avion qui la ramène en France : « J'ai terminé vers 15 heures parce qu'Enrique [*Gafas*] était là, qu'il voulait partir. Je crois qu'il m'a donné une heure de plus pour la finir¹. » Saisi lors de l'arrestation de guérilleros à Bogotá, le courrier est adressé à sa mère, Yolanda Pulecio. Elle y parle de ses enfants et de ceux qu'elle aime, de « cette vie qui n'est pas la vie ». Douze pages d'une écriture régulière et serrée. Douze pages de désespoir et de solitude. Une copie est communiquée par le gouvernement colombien à la famille d'Ingrid en décembre 2007. Aux organes de presse du monde entier aussi, sans l'autorisation de Yolanda Pulecio. Lors d'une visite à Caracas, Yolanda s'en prend aux autorités colombiennes : « Ingrid m'envoie une lettre pour la famille. Non seulement ils ne me donnent pas l'original mais une copie de très mauvaise qualité, mais par-dessus tout ils la divulguent à la presse », déplore-t-elle lors d'un entretien accordé à la télévision publique vénézuélienne VTV. *Mamita* voit rouge. Elle qui est si féroce attachée à la correspondance qu'elle entretient avec sa fille vit la divulgation de ce courrier comme une violation de territoire. Un territoire intime.

Au choc des mots s'ajoute celui des images. Dans un film d'une vingtaine de secondes, qui fait le tour de la planète en quelques heures, on découvre une Ingrid Betancourt spectrale : assise sur un banc de fortune, elle est très amaigrie, prostrée dans une immobilité silencieuse, le regard bas². On est loin de la

1. Propos recueillis par Michel Peyrard, *Paris-Match*, 9 juillet 2008.

2. www.youtube.com/watch?v=NBs_ORoyz7Q&feature=related

détermination farouche de 2003¹. C'est une piété sans enfants, qui porte sa croix : « Pendant des années, je n'ai pas pu penser aux enfants parce que je souffrais horriblement de ne pouvoir être avec eux². »

Cet appel au secours est la supplique d'une femme à bout de forces, qui ne veut plus être le jouet des FARC. L'émotion est à son comble face à ces images qui résonnent douloureusement avec les mots couchés sur le papier : « *Mamita*, c'est un moment très dur pour moi. Tout à coup, ils veulent des preuves de vie, et je t'écris, mon âme tendue sur ce papier. Je vais mal physiquement. Je ne mange plus, j'ai perdu l'appétit, mes cheveux tombent en grande quantité. Je n'ai envie de rien. Je crois que la seule bonne chose, c'est ça : n'avoir envie de rien. Car ici, dans cette jungle, l'unique réponse à tout est "non". Mieux vaut donc ne rien vouloir pour demeurer au moins libre de désirs³. »

Ingrid Betancourt est en vie... Elle devient surtout le symbole vivant du calvaire des otages. Son état est source de toutes les alarmes et de toutes les craintes, confirmées et même amplifiées lorsque deux de ses anciens compagnons d'infortune, Luis Eladio Perez et Gloria Polanco, recouvrent la liberté le 27 février 2008. Selon eux, Ingrid Betancourt est très malade, en proie aux brimades quotidiennes et aux mauvais traitements de ses geôliers. C'est certain, sa vie ne tient plus qu'à un fil. « En tant que femme et en tant que mère, je veux

1. Le 30 août 2003, une vidéo avait été transmise par les FARC à une chaîne de télévision sud-américaine.

2. *Lettres à maman par-delà l'enfer*, op. cit., p. 22.

3. *Ibid.*, p. 17.

envoyer un message à Ingrid Betancourt, qui est restée dans la jungle, très malade. Elle souffre d'une hépatite B récurrente », déclare Gloria Polanco à la radio colombienne Caracol, avant d'ajouter qu'elle est « proche de la fin ». Luis Eladio Perez, qui a vu pour la dernière fois Ingrid Betancourt au mois d'août précédent, confirme ses dires : « Cela blesse mon âme. Elle est très mal, très, très malade. Elle est épuisée, physiquement et moralement », affirme-t-il sur le tarmac de l'aéroport de Caracas.

Ingrid maltraitée, Ingrid enchaînée, Ingrid aux portes de la mort : « Je pense qu'on a quelques semaines, peut-être un ou deux mois, mais pas plus pour la sauver », assure Perez. Comment douter du « soutien », du « protecteur », du « frère », selon les mots d'Ingrid ?

Le lendemain, Mélanie Delloye, interrogée par i>Télé, évoque d'une voix tremblante une « course contre la montre ». La semaine suivante, c'est au fils de l'otage franco-colombienne – son « roi des eaux bleues » – de lancer un appel aux FARC et aux présidents vénézuélien et français. Dans une demi-obscurité, le visage étreint par le chagrin, le jeune homme de dix-neuf ans adresse un appel poignant à sa mère : « Maman, je sais que tu as peu de temps, mais je te demande de tenir le coup le plus longtemps possible car on va te sortir de là, toi et tous les otages¹. »

Atteinte selon les rumeurs d'hépatite B, de paludisme et de leishmaniose, maladie parasitaire transmise par les moustiques, Ingrid Betancourt serait-elle en train

1. Vidéo mise en ligne sur le site de soutien <http://www.agirpouringrid.com>, 7 mars 2008.

de renoncer à la vie après des années de résistance ? Dans les oubliettes suffocantes de la jungle amazonienne, où la pénombre le dispute à l'humidité, à la merci de géôliers intraitables, fébrile, affaiblie – vertiges et maux de tête succédant aux diarrhées –, Ingrid en serait-elle venue à souhaiter la mort, seule libération possible ? On en viendrait à le croire, à relire les dernières phrases de sa lettre : « Pendant des années, j'ai pensé que tant que je serais en vie, tant que je respirerais, je garderais espoir. Je n'ai plus cette force, il m'est très difficile de continuer à croire, mais je veux que vous sachiez que ce que vous avez accompli pour nous a fait la différence. Nous nous sommes sentis des êtres humains. Merci¹. » Un merci qui sonne comme un adieu...

On revoit ces images, on réentend ces mots, lorsque celle qui, il y a quelques mois encore, s'avouait « vaincue » et envisageait la mort comme « une option douce », foule le tarmac colombien pour se jeter dans les bras de sa mère. On retient son souffle. On n'ose guetter sur son visage les stigmates de son calvaire. Mais par-delà la peur, la faim, l'épuisement physique et moral, par-delà la maladie, la séparation insupportable d'avec les siens, Ingrid nous revient la tête haute. À croire qu'elle n'aura baissé les yeux qu'une seule fois, dans un geste de défi inouï face à la caméra de ses tortionnaires.

C'est à Michel Peyrard qu'elle confiera le fin mot de l'histoire : « Je savais qu'ils voulaient montrer au monde l'image d'une Ingrid en pleine forme, joyeuse et

1. *Lettres à maman par-delà l'enfer*, op. cit., p. 45-46.

tranquille. J'avais refusé cette vidéo. J'avais répété à Enrique : "Si ce que tu veux est une preuve de survie, je fais une lettre à maman." Ce jour-là, je sortais tout juste de ma maladie. William Perez, l'infirmier militaire, était en train de me faire récupérer le mouvement. J'avais passé la journée avec une intraveineuse dans le bras, comme chaque jour depuis un mois. Je n'avais plus de veines pour me piquer. Je souffrais. Mais c'était le seul moyen de survivre. J'étais en train de partir, dans la descente du corps. À chaque session d'intraveineuse, j'avais des crises d'hypothermie, des spasmes. William m'enroulait dans une couverture et me tenait pour que je ne me fasse pas mal. Enrique, le commandant du camp, est arrivé : "Tu es en pleine forme, tu vas beaucoup mieux, tu as des couleurs. On va faire une vidéo. Tu vas parler à ta famille. — Non, je ne vais pas faire de preuve de survie." Évidemment, ils avaient la possibilité de passer outre et de tourner. Comme je ne voulais pas me prêter à son jeu, j'ai décidé : "Je ne vais pas le regarder, cette vidéo ne dira rien du tout..." »

Une prestation si réussie qu'au vu du résultat les FARC auraient préféré ne pas la faire connaître : « Si elle n'avait pas été interceptée par les services colombiens, on ne l'aurait jamais vue », ajoute Ingrid¹.

William Perez, l'ange de la jungle

William Perez, le sauveur ! L'ange gardien. « Je suis vivante grâce à lui », clame Ingrid aux yeux du monde

1. Propos recueillis par Michel Peyrad, *op. cit.*

médusés par tant d'allant quand, sitôt délestée du lourd sac qu'elle porte sur le dos, elle monte prestement à la tribune improvisée sur le tarmac de Catam. Au lendemain de sa libération, Perez livre à la presse la clé du mystère : « Tout le monde a été scandalisé par la photo, mais à ce moment-là elle allait déjà beaucoup mieux. »

Le pire, c'était avant. Deux mois avant le cliché qui a ému l'opinion et figé le drame de la captivité. Quand Ingrid n'en peut plus de son licol, enchaînée vingt-quatre heures sur vingt-quatre à un arbre. Le refus de s'alimenter est devenu sa dernière arme. Elle en a déjà usé. En février 1996, jeune députée, elle entamait une grève de la faim pour protester contre la corruption du régime d'Ernesto Samper. Dans le salon ovale du Congrès, son mari Juan Carlos la retrouve couchée sur une banquette en bois, enroulée dans une couverture, le nez bouché par la poussière des travaux dans la pièce voisine. « J'ai découvert son côté audacieux, radical et résolu », témoigne-t-il, ajoutant qu'à l'issue de treize jours de combat Ingrid était si affaiblie qu'il avait fallu l'évacuer sur un brancard et la conduire à l'hôpital : « Elle ne s'en est jamais totalement remise et souffre encore de troubles hépatiques qui l'empêchent de boire du café et de l'alcool¹. »

Douze ans plus tard, dans l'inhumanité de la jungle, elle enjoint aux prisonniers du camp de cesser de manger la pâture infâme qu'on leur sert. Le jeûne provoque un ulcère et des infections intestinales. Peu à peu, elle se déshydrate. Son état de santé se dégrade.

1. Juan Carlos Lecompte, *Au nom d'Ingrid*, « Folio Documents », Gallimard, 2007, p. 93-94.